

Télérama

LA CRIÉE

SAISON 2017-2018

SUPPLÉMENT À TÉLÉRAMA N° 3516
NE PEUT ÊTRE VENDU SEPARÉMENT



DE LA DÉCOUVERTE, DE LA GÉNÉROSITÉ...

La saison sera belle. Placée encore et toujours sous le signe de la découverte, du partage et de la générosité. La metteuse en scène et plasticienne Macha Makeïeff sait tenir grandes ouvertes les portes de sa belle maison de La Criée. On y savoure les rencontres singulières comme les expériences inédites; on y passe des talents chevronnés aux créateurs neufs et frais, de l'opéra à l'art brut, de la danse aux conférences, telle celle de Philippe Geslin, qui fait notre couverture... La patronne de ce lieu de rencontres et fabrique de rêves toujours recommencés aime à concrétiser l'impossible, à réunir les morceaux, à cicatrifier les déchirures, à réparer les meurtris... Et dans la curiosité, l'écoute et la quête de l'autre, la recherche et le plaisir ensemble.

Beau théâtre, vraiment, que celui qui ressuscite une pièce oubliée de Mikhaïl Boulgakov – *La Fuite!* – invite la Comédie-Française, comme la littérature africaine contemporaine, la Révolution française ou *Roméo et Juliette*. La maîtresse de céans, Macha Makeïeff, aime, avec son équipe, à donner au public de l'émotion, de l'intelligence, de la mélancolie tendre et de l'espérance. Pour comprendre et vivre au mieux le présent. Grâce aux artistes. Cela s'appelle du théâtre populaire et engagé d'aujourd'hui. C'est une aventure que *Télérama* est fier de soutenir. **Fabienne Pascaud,** directrice de la rédaction de *Télérama*



LA CRIÉE, THÉÂTRE DANS LA VILLE

*Liberté d'expression, exil, itinérance:
Macha Makeïeff a imaginé une riche saison...*

Six mois avant sa prochaine mise en scène, *La Fuite!*, de Mikhaïl Boulgakov, Macha Makeïeff en chine encore les costumes. Comme à son habitude, le processus de création passe par cette proximité très concrète avec les matières, les couleurs, etc. C'est avec la même méticulosité que la directrice du théâtre de La Criée a composé le programme de la prochaine saison. Elle en détaille grandes lignes et points forts.

Vous dirigez le théâtre de La Criée depuis 2011. A l'aube d'une nouvelle saison, quel bilan tirez-vous?

Je n'aime pas trop les bilans, mais je pense que celui de La Criée est plutôt heureux. Le public s'est renouvelé: il est très nombreux, jeune, plutôt diversifié. Le théâtre s'est transformé: à mon arrivée, il était en assez mauvais état, frappé par ce poison moral et physique qu'est l'amiante, et les travaux l'ont métamorphosé. Aujourd'hui, ce lieu participe au mouvement d'urbanisation de Marseille, qui va de notre quai jusqu'au Mucem. La transformation par la beauté, c'est aussi l'apaisement des cœurs.

La Criée est devenu l'exact écho du projet que j'avais en arrivant: un théâtre dont il suffit de pousser la porte pour avoir toujours quelque chose à voir, à découvrir, de façon gratuite – à Marseille, la gratuité est importante. C'est aussi un théâtre de proximité: les élèves des trois écoles situées derrière La Criée y viennent chaque mercredi, nous sommes quasiment devenus leur centre aéré! C'est à la fois un Centre dramatique national qui rayonne, par ses productions, à l'échelle du pays et un théâtre dans la ville, de moins en moins intimidant.

Pourquoi avoir choisi de monter *La Fuite!* de Mikhaïl Boulgakov?

Pendant longtemps, je n'ai pas travaillé sur des textes préexistants. Quand c'est le cas, désormais, il faut qu'il y ait un large écho en moi. Un été, j'ai lu tout le théâtre de Boulgakov, dont je ne connaissais que les romans. Et *La Fuite!* a résonné très fort... Boulgakov a été acteur, figurant, régisseur, metteur en scène, il aimait le plateau. *La Fuite!*, sans cesse répétée, jamais jouée du vivant de l'auteur, parle de la guerre civile entre Russes rouges et Russes blancs, et de l'exil qui s'ensuit. Dans son immense insolence, Boulgakov se met du côté des vaincus, qui sont toujours les personnages que j'ai voulu exalter dans mes

spectacles. Ces Russes blancs quittent le sud de la Russie, gagnent la Crimée, puis Paris. Soit l'exact chemin fait par mes grands-parents. Quand j'étais petite fille, on me racontait des fragments de la guerre civile, et la pièce de Boulgakov est constituée de huit songes: des fragments oniriques, fous, hallucinés!

Jean Bellorini signe à nouveau les lumières...

Comme tout se passe dans des crépuscules et des songes, sa contribution sera capitale. Jean Bellorini et moi menons une conversation artistique. Il fait mes lumières, je crée les costumes de ses spectacles, par exemple pour l'opéra *Erismena*, de Cavalli, monté au festival d'Aix-en-Provence. Mais, au-delà de ces questions concrètes, il s'agit d'une réflexion partagée sur le théâtre et nos processus de création. Cet échange est enrichissant, d'autant que nous avons une certaine différence d'âge: voir travailler la nouvelle génération est une chance. Nous accueillerons deux spectacles qu'il a mis en scène: *Paroles gelées*, d'après Rabelais, et *Un fils de notre temps*, d'Odon von Horvath, dans une version qui va pouvoir voyager hors de La Criée, notamment jusqu'à la prison des Baumettes.

Vous reprenez aussi *Les Ames offensées*, avec Philippe Geslin...

Entre deux spectacles plus lourds, j'aime inventer des formes plus modestes, des créations maison, faites avec toutes les compétences de La Criée, et qui ne coûtent pas très cher. Il s'agit donc d'un triptyque créé avec l'ethnologue Philippe Geslin, que nous avons montré au musée du Quai Branly, et dont les deux premières parties avaient déjà été présentées à Marseille. On fait entendre un texte scientifique, sur les Inuit ou sur les Massai, mais avec une incarnation incroyable: son vécu, sa carcasse, sa fatigue, son enthousiasme à lui occupent la scène. J'y tiens beaucoup.

Que mettriez-vous en avant parmi les spectacles que La Criée coproduit?

Il y aura énormément de jeunes créatrices: notre artiste associée Tiphaine Raffier, mais aussi Gaëlle Hermant, Julie Villeneuve, Edith Amsellem... Beaucoup de jeunes femmes de troupe! Ce serait quand même un comble que je n'aie pas vers la parité! Je le fais comme une discipline, parce que ce n'est pas si facile. Mais on y arrive! Et ce sont de magnifiques artistes.

Je veux aussi mettre l'accent sur Marseille Provence 18, un grand événement qui aura lieu à Marseille et tout autour, un rassemblement des forces de création de la Région, baptisé ainsi en écho à Marseille Provence 2013, quand la ville était capitale européenne de la culture. C'est important,



aujourd'hui, que les institutions, les artistes, tous ceux qui inventent travaillent ensemble.

La saison 2017-2018 sera-t-elle particulière?

Bien sûr, une programmation est traversée par des thèmes. Une saison, c'est un récit. On ne s'en aperçoit pas tout de suite, mais le ressenti de l'actualité nous inspire. L'un des thèmes sera la liberté d'expression, les artistes «empêchés». Boulgakov, bien sûr, qui a fait partie de ces créateurs entravés par la révolution bolchevique. Mais la réflexion sur la dissidence traverse les époques: imaginez qu'un régime extrémiste s'installe en France, quelle serait la place des créateurs?

Autres thèmes: l'exil, l'itinérance, le fait qu'un artiste soit toujours ici, là et ailleurs en même temps. Avec son versant plus léger, l'aventure: nous aurons une exposition autour de Jack London, et nous accueillerons le spectacle de la Comédie-Française d'après Jules Verne, *20 000 Lieues sous les mers*.

Enfin, l'émancipation générationnelle: comment une génération peut-elle s'exprimer si celle qui la précède ne veut pas laisser la place? Il est important de dire que notre monde est certes fait par la sagesse des anciens, mais aussi par l'énergie des nouveaux.

Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

| *La Fuite!*, de Mikhaïl Boulgakov, mise en scène de Macha Makeïeff. Du 6 au 20 octobre.

| *Les Ames offensées*, de Philippe Geslin, mise en scène de Macha Makeïeff. Du 25 janvier au 3 février.



L'ESPRIT D'ENFANCE RETROUVÉ

Christian Hecq met en scène un spectacle qui rend vrai le romanesque.

L'irrésistible sociétaire de la Comédie-Française Christian Hecq – mémorable Bouzin du *Fil à la patte*, de Feydeau – est fasciné par les splendeurs et terreurs des abysses. Voilà pourquoi il a adapté et mis en scène (avec la plasticienne Valérie Lesort) *20 000 Lieues sous les mers*, de Jules Verne (1870), et nous embarque à bord du sous-marin *Nautilus*... Il est réinventé jusqu'au plus loufoque et scientifique des accessoires par l'administrateur du Français, Eric Ruf; on pénètre ainsi dans une espèce de cabinet de curiosités scéniques où les comédiens manipulent eux-mêmes de mystérieuses créatures marines apparaissant comme par magie derrière un hublot géant... Le miracle de ce spectacle, qui enchantera toutes les générations, est qu'il se joue de nos émois avec un esprit d'enfance magiquement retrouvé. Parce que les acteurs, conduits par l'ex-marionnettiste Christian Hecq, manient eux-mêmes ces poissons-marionnettes? Parce que cet affrontement avec les objets les oblige à renoncer aux tics et aux effets d'interprétation? Comme s'ils s'amusaient dans une cour de récré... Pourtant, le sombre et mélancolique roman de Jules Verne et son insaisissable et noir héros, le capitaine Nemo (incarné avec un sens du burlesque poussé au tragique par Christian Hecq), ne perdent ici rien de leur mystère. Défier le romanesque et le rendre vrai, nous entraîner au fond de nos mémoires gamines encore pleines d'imagination et de rêves: les comédiens nous entraînent loin... Ils ont compris que pour bien mentir il faut toujours être sincère. Le mensonge n'émerveille que s'il est vrai.

– Fabienne Pascaud

20 000 Lieues sous les mers, de Jules Verne. Adaptation et mise en scène de Christian Hecq et Valérie Lesort. Du 26 au 28 octobre.



EDITH AMSELLEM, LE THÉÂTRE « HORS LE THÉÂTRE »

La metteuse en scène investit des espaces particuliers pour faire résonner les pièces avec la réalité.

Elle se proclame fièrement « basée et née à Marseille, de parents marseillais ». Mais c'est en promenant en Belgique et en Lorraine les Taxis Théâtre de la metteuse en scène Anne Marina Pleis – des représentations en auto pour quatre passagers – que la comédienne Edith Amsellem, 46 ans, a changé de voie. Exit le collectif En rang d'oignons auquel elle appartenait, adieu le métier d'actrice, la voilà créatrice d'un théâtre « hors le théâtre ». Elle monte ainsi *Les Liaisons dangereuses* sur « un terrain multisport, pour évoquer le match hommes-femmes, ce que c'est de se mesurer à l'autre »; et la cruauté de la cour dans *Yvonne, princesse de Bourgogne*, de Gombrowicz – la saison prochaine de La Criée – lui inspire un spectacle « dans une cour d'école maternelle, avec ses structures récréatives, notamment son château-toboggan, comme scénographie ». Elle s'explique: « Je n'amène pas le théâtre sur la place publique, j'utilise la symbolique d'un espace particulier pour faire résonner une histoire avec la réalité contemporaine. J'essaye de toucher les gens au plus près de ce qu'ils vivent... » Cette *Yvonne*-là a séduit la veuve de l'auteur, qui l'a invitée au festival Gombrowicz à Radom, Pologne, où le spectacle a raflé le Grand Prix. Edith Amsellem prépare à présent une version du *Petit Chaperon rouge*, intitulée *J'ai peur quand la nuit sombre*, partition pour parc désert et nuit tombée: « J'y interroge la transmission mère-fille sur trois générations et j'aimerais exprimer aussi que la peur du *Petit Chaperon rouge* est notre peur, à nous, les femmes, quand nous marchons la nuit dans un espace public essentiellement masculin. » Un spectacle pas spécialement destiné aux enfants, effet de réel oblige... – A. F.

J'ai peur quand la nuit sombre, variations autour du Chaperon rouge, mise en scène d'Edith Amsellem. Du 23 au 26 mai. Hors les murs.

Yvonne, princesse de Bourgogne, d'après Witold Gombrowicz, mise en scène d'Edith Amsellem. Du 31 mai au 1^{er} juin. Hors les murs.

BRIGITTE ENGUERAND | EDITH AMSELLEM



L'ÉVÉNEMENT THÉÂTRAL DE JOËL POMMERAT

Une Révolution en costumes modernes et à l'écriture en mouvement.

Avec deux saisons dans les jambes et plus de cent soixante-dix dates de tournée, le spectacle *Ça ira (1) Fin de Louis*, créé à l'automne 2015 et consacré aux débuts de la Révolution française, est un événement théâtral acclamé dans la France entière. Son auteur-metteur en scène, Joël Pommerat, explique cette aventure au long cours qui raconte, en costumes modernes, 1789 et la période révolutionnaire d'avant 1793...

Comment tenir un tel spectacle dans la durée?

Les comédiens savent dès le départ qu'ils s'engagent pour une longue tournée en cas de succès. Mais il y a un risque ici, plus encore que pour mes autres créations: *Ça ira (1)* doit se prémunir du bien-joué/bien-fait pour offrir l'impression d'un bouquet fraîchement coupé... Or, quand on a tourné la première année avec des dates trop vite enchaînées (quatre heures de spectacle, six fois par semaine, sur trois semaines!), les acteurs, morts de fatigue, se trouvaient parfois au bord du pilotage automatique. Ça me déprimait que nous soyons incapables d'être toujours neufs. Du coup, nous avons mieux aménagé les rythmes.

ELISABETH CARECCHIO

Comment rester spontané quand on travaille une année entière, avant la création, à improviser à partir des procès-verbaux historiques?

Nous n'avons jamais procédé à des changements factices sous prétexte que ça redonnerait de la vie. On a retrouvé, à l'occasion de nouveaux temps de travail collectif, les mécanismes psychologiques qui nous animaient aux premières répétitions. On a réamorcé les « positionnements » des acteurs avant qu'ils entrent en scène: quand ils ignorent comment leurs partenaires vont réagir. On a « déprogrammé » l'écriture pour que les personnages vivent les situations sans en connaître l'issue. Pendant la Révolution, tout n'était pas logique et l'histoire aurait très bien pu se dérouler autrement...

Le spectacle a-t-il évolué?

Les scènes collectives se sont affinées. Dans les assemblées, il y avait un brouhaha, de la confusion, de la violence. Les acteurs organisent les contrastes avec une plus grande intelligence du rythme. Les silhouettes des personnages sont plus précises. Mais l'évolution la plus significative est celle de la dernière scène: la reine, le roi et sa sœur jouent au billard puis s'en vont. Le majordome reste, en pleurs. Au fil des représentations, les domestiques se sont approchés du billard. Ils ont transgressé l'ordre établi en utilisant le jouet du maître de maison, et fument de manière décontractée. Tout un symbole...
Propos recueillis par Emmanuelle Bouchez
Ça ira (1) Fin de Louis, de Joël Pommerat. Du 15 au 17 décembre.

UN « ORFEO » RÉJOUISSANT ET LIBRE

Jeanne Candel et Samuel Achache poussent vers le burlesque l'Orfeo de Monteverdi.

Pendant le prologue d'*Orfeo*, où le compositeur Claudio Monteverdi (1567-1643) vante le pouvoir spirituel de la musique, des musiciens déconifés essuient leurs larmes avec leurs partitions, essorent leurs cheveux, épongent un sol humide comme si le bain avait débordé sur la scène. On connaît déjà la fin de l'histoire : Eurydice va mourir et ne reverra pas son Orphée sur terre. Le duo de metteur(e)s en scène Jeanne Candel et Samuel Achache (qui n'en sont plus à leur premier détournement du répertoire lyrique : voir *Le Crocodile trompeur*, d'après *Didon et Enée*, de Purcell) surdose d'emblée le mélo et la dérision. Mais il mène jusqu'au bout ce premier « opéra » (ou presque) de l'histoire de la musique, écrit en 1609 pour la cour de Mantoue. Quitte à le truffier de jazz et de fanfares cuivrées, à le faire dérailler dans la farce, le numéro d'acteurs ou la déraison clownesque.

Leur bande d'acteurs-chanteurs et de musiciens versés dans la comédie a fantasmé *Orfeo*... Les noces d'Orphée et Eurydice ont ainsi lieu dans les prairies utopiques de l'Arcadie, entre serres de jardinier et apiculteurs protecteurs des abeilles. Y règne une Mama dérivée d'Aphrodite (Anne-Lise Heimburger, à l'hystérie formidable), qui charme sa tribu. Où se croisent aussi bien Orphée (le fils bien-aimé) qu'Eros, rejeton aux ailes remplacées par un sac à dos, ou un dieu Pan déprimé (Vladislav Galard, drôlesse), toujours arc-bouté sur des pieds de bouc imaginaires. Le passage du Styx devient un joli morceau burlesque. Priorité au cocasse dans ce spectacle réjouissant, dont la force tient au mélange des arts, à l'invention libre et généreuse... — **E. B.**

| *Orfeo, je suis mort en Arcadie*, d'après Monteverdi. Adaptation et mise en scène de Jeanne Candel et Samuel Achache. Les 1^{er} et 2 décembre.



LE « QUART-LIVRE » EN VERSION CHORALE

Jean Bellorini fait honneur à la langue charnelle et imagée de Rabelais.

Jean Bellorini reprend son spectacle *Paroles gelées*, d'après le *Quart-Livre*, publié en 1548 puis en 1552 par Rabelais, et l'on s'en régale d'avance. Car depuis sa création, en 2012, au théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis (dont il devait prendre la direction en 2013), le spectacle n'a cessé de ravir le public, toutes générations confondues. Pour s'attaquer à ce texte fondateur de la littérature française, où l'on voit le géant Pantagruel partir pour explorer quatorze îles toutes habitées de peuples fantasques traduisant la folie du monde des hommes, le metteur en scène utilise la même méthode que pour son adaptation des *Misérables*, d'Hugo, en 2010. Des acteurs récitants – et chantants – plongent dans l'univers d'un auteur et s'en imprègnent pour le distiller ensuite comme leur propre sève... Pour ce Rabelais en version chorale, énergisante et enlevée, ils sont treize sur scène. On reconnaît dans ce « cabaret » les complices des débuts, nés dans le giron de l'école Claude-Mathieu à Paris : Camille de la Guillonnière, le codramaturge au bouillant tempérament d'acteur, Karyll Elgrichi (ex-superbe « Bonne Ame du Se-Tchouan » imaginée par Brecht) ou Clara Mayer (émouvante Gavroche)... Tous rendent honneur à la langue imagée et charnelle de Rabelais. En la chantant aussi souvent que possible dans sa version d'origine – c'est-à-dire en vieux français –, Jean Bellorini et sa joyeuse bande ne pouvaient trouver meilleur moyen de nous embarquer dans le voyage. Dans leur périple contre vents et marées, Pantagruel et ses compagnons tombent sur des « paroles gelées », mots et sons confits dans la glace qui ne demandent qu'à être réchauffés pour entrer à nouveau dans la vie. Leur généreux théâtre est la même chose : le public y accède simplement et les écrivains du passé sont peu à peu « animés ». Ils lui parlent comme s'ils étaient assis à ses côtés. — **E. B.**

| *Paroles gelées*, mise en scène de Jean Bellorini. Du 13 au 15 avril.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

CLOVIS PRÉVOST



ROBILLARD, UN TALENT CARABINÉ

Depuis les années 1960, le créateur d'art brut interné dans un hôpital psychiatrique bricole des fusils multicolores avec tout ce qu'il trouve.

« Robillard André ! » se présente-t-il, tendant une main dure et bosselée comme un tire-bouchon en cep de vigne. A 86 ans, le petit bonhomme d'un mètre cinquante est le plus ancien pensionnaire de l'hôpital psychiatrique de Fleury-les-Aubrais, vers Orléans, et surtout l'un des derniers représentants historiques de l'art brut, la création née hors de tout circuit artistique reconnu. Dans les années 1960, Robillard, interné, travaille à la station d'épuration de l'hôpital. Il se met à bricoler des fusils avec des matériaux récupérés dans les poubelles. Les chargeurs sont fait avec des tapettes à rat ou des boîtes de sardines, les canons avec des béquilles orthopédiques ou en tuyaux de plomberie, le tout assemblé avec des clous et de la ficelle. Plus tard, il découvrira le ruban adhésif pour électricien et son artillerie prendra des couleurs. A l'époque, le

directeur de l'hôpital envoie quelques spécimens à Jean Dubuffet, dans l'idée que ça pourrait intéresser le théoricien de l'art brut. En plein dans le mille. En quarante ans, les fusils multicolores d'André Robillard sont entrés dans les plus grands musées et collections d'art brut privées. A 86 ans, André Robillard, célèbre – il a eu droit à sa biographie –, continue de créer et fait même du théâtre et de la musique, avec le comédien Alexis Forestier. Il est malgré tout resté le même. Le petit garçon qui avait le droit de porter la gibecière et quelquefois le fusil paternel. Né dans la forêt d'Orléans, où son père était garde-chasse, il a 9 ans quand ses parents se séparent. Violent, ingérable, il est envoyé à l'« école de perfectionnement » de l'hôpital de Fleury-les-Aubrais. A l'adolescence, il fait des fugues. « J'cassais des chaises », résume-t-il. Jugé inapte à la vie sociale, le jeune André réintègre l'hôpital psychiatrique à l'âge de 20 ans. Il n'en est jamais sorti. Toute sa souffrance, ses souvenirs, sa solitude sont sortis sous forme de fusils. Mais attention, des fusils « qui ne tuent que la misère », précise-t-il, de la malice derrière le voile opaque de ses yeux bleus usés. — **Sophie Cachon**

| Exposition du 14 mars au 14 avril.

▲ *André Robillard, la fleur au fusil*, de Françoise Monnin, éd. Bibliothèque des Arts, 19€.



 **La Criée** 17/18
Théâtre national de Marseille Direction Macha Makeïeff

Libres d'aimer!

Boulgakov, Jules Verne, Bruce Machart, Howard Baker, Brecht, Stefano Massini, Fiston Mwanza Mujila, Christine Angot, Tchekhov, Oscar Wilde, Alphonse Daudet, Shakespeare, Ödön von Horváth, Rabelais, Yannick Haenel, Flaubert, Perrault, Grimm, Gombrowicz... **Théâtre, Créations, Grands textes, Avant-garde, Danse, Musique, Festivals, Expositions, Invasions!**

**Plus de 70 événements pour tous! Abonnez-vous!
Réservez! www.theatre-lacriee.com**

Photographie © Macha Makeïeff

